Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1909-1910)

Artikel: À la mémoire de Jean-Jacques Gourd
Autor: Bovet, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750871

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A LA MÉMOIRE DE JEAN-JACQUES GOURD

A deux jours de distance, dans la même ville, la mort vient d'enlever les deux hommes qui dans notre pays représentaient la philosophie avec le plus d'éclat. Le nom d'Ernest Naville, le spiritualisme au service duquel il avait mis sa belle éloquence, sa lucidité d'esprit, sa puissance infatigable de travail sont familiers à chacun; pour Jean-Jacques Gourd[1]), quelle que fût l'envergure de sa pensée, il est à peine exagéré de dire qu'il était, il y a dix ans, un inconnu — et que, si les Congrès internationaux de philosophie à Paris en 1900, à Genève en 1904 l'avait mis en vue, il est loin d'avoir atteint encore à une notoriété, je ne dis pas universelle, mais même quelque peu générale.

C'est qu'aussi bien son bagage littéraire, si l'on en excepte deux thèses de théologie, tient tout entier en un volume qui ne trouvera jamais que peu de lecteurs, et dans quelques articles de revue.

Et s'il a peu écrit, Jean-Jacques Gourd n'a pas non plus — si je puis m'exprimer ainsi — beaucoup agi au public. Il n'a pas fait de conférences, il n'a pas écrit dans nos quotidiens. Sa vie a été, toute, une vie de pensée. Il est inutile que j'en narre les évènements — et du reste je ne les connais pas — et je crois même qu'il n'y en a point: son lieu natal, quelque part en Dordogne, je l'ai appris par les articles nécrologiques. Venu à Genève pour ses études de théologie, il s'y lie étroitement avec des hommes comme MM. Roberty, aujourd'hui pasteur à Paris, et Trial, aujourd'hui pasteur à Nîmes. Il est quelque temps pasteur auxiliaire rattaché au protestantisme libéral, il est chapelain du Collège, il supplée Amiel, puis le remplace; et dès lors il vit pour penser — et pour communiquer sa pensée à ses étudiants. Son cours fini, il rentre, souvent à bicyclette, dans la petite villa où il vit à Pregny entouré de l'affection de sa femme et de ses filles. C'est là que le jeudi

---

[1]) Les pages qui suivent sont tirées d'un leçon publique faite le 9 juin 1909 à la Faculté des Lettres de Neuchâtel. La veille une leçon semblable avait été consacrée à Ernest Naville; le *Coenobium* de Lugano a bien voulu l'accueillir dans son numéro du mois d'août.

ou le dimanche quelques étudiants familiers montent pour s'entretenir avec lui.

Le samedi 22 mai, ses collègues, ses élèves, ses amis fêtaient le trentième anniversaire de son enseignement. La joie n'était pas aussi complète qu'elle aurait pu l'être — c'est qu'en 1901 une première congestion cérébrale l'avait momentanément paralysé du côté droit en lui enlevant même l'usage de la parole. Il s'en était remis, assez pour présider le Congrès de philosophie de Genève. Une seconde attaque l'avait de nouveau terrassé il y a trois ans — et depuis lors c'était comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de lui. Il s'était fait suppléer pour la plus grande partie de ses cours, mais cet été il avait tenu à donner en une heure par semaine sa *Philosophie de la religion* qu'il comptait publier bientôt. Nous nous demandions si l'émotion n'allait pas lui faire du mal. Non. Il était voûté sans doute, et les mouvements lui étaient difficiles, mais si la parole était légèrement embarrassée, la pensée était toujours aussi belle, aussi forte. La petite allocution qu'il nous lut était mélancolique sans doute, pourtant la brume qui s'étendait autour de lui était dorée, disait-il, par les rayons de notre amitié.

Trois jours après, l'attaque, toujours possible, l'enlevait en quelques heures; il avait 58 ans. Mais ses amis avaient la consolation d'apprendre que ce n'était pas l'émotion qui l'avait emporté. Les dernières journées de ce penseur modeste, sévère pour lui-même, toujours en progrès, avaient été embellies par des témoignages d'affection venus de partout; une lettre d'Emile Boutroux lui avait montré en quelle haute estime il était tenu à l'étranger.

* * *

Je ne m'astreindrai pas à mettre en parallèle la philosophie de J.-J. Gourd et celle d'Ernest Naville. Mais pour fixer les idées je pense pouvoir indiquer en deux mots en quoi elles se ressemblent et par où elles diffèrent.

Et d'abord elles sont, l'une et l'autre, systématiques. Certains esprits se défient instinctivement des constructions symétriques; à ceux-là ni J.-J. Gourd ni Ernest Naville ne conviendront beaucoup. D'autres éprouvent, au contraire, en présence des cathédrales et des systèmes une admiration non moins instinctive; il

ne s'agit pas de savoir s'ils voudraient y loger ou s'ils se sentent e goût d'en bâtir. Ceux-là seront satisfaits par Naville et par Gourd au moins dans leur sens esthétique.

Quant à la différence de leurs deux pensées, il suffira de dire qu'à l'inver : d'Ernest Naville J.-J. Gourd tient le plus grand compte des ré ıtats de la Critique de Kant. Son premier article parut dans la *Critique religieuse* de Renouvier. On l'a appelé un des chefs du mouvement néo-criticiste — et s'il y a dans ce titre quelque exagération — il reste que c'est bien à cette école qu'il faudrait le rattacher si l'on veut considérer comme un disciple celui qui, nous le croyons, sera surtout un maître.

Un penseur qui part de Kant orientera nécessairement ses méditations dans un sens fort différent de ce qu'il aurait fait sans cela. Au lieu d'étudier comme Descartes et comme Naville la méthode de la science pour l'appliquer à la philosophie, il mettra en question la valeur même de la science et cherchera à marquer en quoi elle consiste. Une philosophie critique ne sera pas une histoire abrégée du monde à partir d'un premier principe, elle sera essentiellement une théorie de la connaissance.

Les successeurs de Kant sont allés plus loin que lui. Si toutes nos connaissances sont relatives aux phénomènes, pourquoi parlons-nous encore de la chose en soi, de ce que Kant appelle le noumène? Ce dernier terme est particulièrement malheureux. Le monde *intelligible* de Kant, mais c'est précisément celui qui est *inintelligible*, qui échappe complètement à notre pensée. Fichte d'abord, Renouvier plus tard l'ont constaté; et ils ont abouti à la même solution, qui était aussi celle de Gourd. Si la chose en soi est, par définition, impensable, nous ne la pensons pas, et nous avons tort d'en parler. Il n'y a pas de noumènes, il n'y a que des phénomènes, ou plus exactement, il n'y a *pour nous* que des phénomènes.

Cette suppression de la substance, ce phénoménisme, paraît au premier abord conduire au néant. N'est-ce pas une forme de nihilisme? Le mot même de phénomène, a-t-on dit, ne s'entend que s'il y a quelque chose qui se manifeste et dont nous percevons les apparences. E. Naville par exemple déclarait ne point entendre cette manifestation qui ne manifestait rien.

On peut concéder que le mot n'est pas parfait, et qu'on n'en aurait jamais eu l'idée si la doctrine de la substance et le dualisme kantien n'avaient, historiquement, précédé le phénoménisme. Mais on ne saurait accorder que tout rentre dans le néant si l'on renonce à parler de choses en soi.

Un philosophe allemand, Karl Heim, a mis cela sous forme d'un apologue: [1])

Jadis, dans l'âge d'or de l'humanité, l'homme était au centre d'une réalité splendide. L'infini s'étendait au-dessus de lui en voûte azurée. Lui était tout œil, tout oreille, toute pensée; il ne savait pas qu'il était en prison, car nul ne le lui avait dit. Alors le diable vint à lui et lui dit: „N'aimerais-tu pas voir ce qu'il y a derrière tout cela?" Mais l'homme ne le comprit pas. „Comment *derrière?* que veux-tu dire?" Alors le diable le conduisit dans un atelier où un artiste peignait sur une toile une femme au teint éclatant. Mais la femme elle-même se tenait en arrière — elle était plus belle encore que l'image. Et le diable dit à l'homme: „Cette femme c'est le monde. Tes yeux et tes oreilles sont les pinceaux qui en tracent pour toi l'image sur une toile. Mais elle-même tu ne la vois pas. Elle est derrière ce que tu vois. N'aimerais-tu pas voir là-derrière?" A ces mots l'homme sentit la voûte azurée peser sur lui comme une châsse de plomb, ce qui lui avait paru l'infini des cieux se recroquevilla sur lui au point de lui faire l'effet d'une étroite prison. Quand il rouvrit les yeux, tout était comme par le passé, et il chercha à se consoler: „Je n'ai qu'une image, soit, mais c'est une image ressemblante. Je me croirais en plein air, si le diable ne m'avait rien dit." Mais bientôt des pensées mauvaises l'assaillirent: „Qui sait si l'image est ressemblante?" Et il se répondit à lui-même: „En tout cas, la réalité doit avoir quelque chose de commun avec ce que je vois. Si les couleurs n'y sont pas, la forme doit y être. Mettons que les qualités viennent de moi, les quantités appartiennent à l'objet." Mais le doute continua de le tenailler: „Qui sait s'il y a même cela, peut-être l'espace et le temps eux-mêmes ne sont-ils que dans l'image?" C'était l'instant qu'attendait le diable, car il avait tout écouté: „Insensé, lui dit-il, tes opinions sur la réalité se modifient à chaque instant! Mais d'où sais-tu donc qu'il y a une réalité? Peut-être n'y a-t-il rien derrière, et tu es seul avec tes rêves." Quand l'homme eut entendu cela, la nuit s'appesantit sur lui. Le monde entier lui fit l'effet d'une toile d'araignée dont les fils grisâtres avaient en lui leur centre. Toutes choses tournaient autour de lui comme des ombres, l'enserrant d'un cercle toujours plus étroit: elles s'abîmaient en lui, l'enveloppaient, l'étouffaient. Et le diable s'en alla en riant.

Mais le diable parti, l'histoire finit bien.

S'il n'y a rien derrière — la distinction de l'en deçà et de l'au delà tombe du même coup. S'il n'y a rien derrière, il n'y a pas de limite, pas de prison. La pleine lumière et le cristal des cieux s'étendent à l'infini. Après un long cauchemar qui résume toute l'histoire de la philosophie

---

[1]) Das Weltbild der Zukunft. Berlin. Schwetschke 1904.

européenne, nous en revenons à la façon naïve en laquelle les hommes pensaient avant qu'il y en eût qui fissent profession de penser.

La réalité ne s'oppose pas à l'apparence. La réalité ce sont les phénomènes, tous nos faits de conscience dans leur infinie diversité, non pas seulement nos sensations, mais nos pensées, nos sentiments, nos raisonnements dans leur richesse innombrable. Bien loin d'avoir tout perdu, en faisant le dernier pas auquel nous conduisait notre besoin de nous éclairer sur la nature de nos connaissances, nous avons tout reconquis.

Mais alors — et ici nous quittons le terrain commun à Gourd et à tous les néo-criticistes pour exposer ses idées caractéristiques — mais alors, si nous savons tout rien qu'en nous laissant vivre, qu'est-ce que la science? Quel rapport y a-t-il entre la connaissance et la réalité?

C'est à la philosophie de répondre.

Le rôle de la philosophie est bien défini par la tradition qui en fait la science de l'universel. Elle implique entre autres deux études, celle des *conditions universelles de la réalité* et celle des *valeurs universelles.*

Je ne m'étendrai pas sur les résultats de la première recherche. Gourd les a exposés dans un livre où, comme l'a dit un disciple enthousiaste, „la discussion est portée sur les hauteurs les plus vertigineuses de l'abstraction". Il suffira de noter un seul des résultats de cette analyse:[1])

„Dans le phénomène coexistent comme les deux faces d'une même réalité deux éléments indissolublement unis, *l'élément de différence* auquel se ramènent l'actif, l'instable, l'agréable, le non-scientifique, l'absolu, le libre, le fini; et *l'élément de ressemblance* auquel se ramènent l'inactif, le stable, le non-agréable, le scientifique, le causal, le déterminé, l'infini."

En toutes choses, dans tout ce qui est, ces deux éléments coexistent. Une chose est ce qu'elle est par la présence en elle d'un élément qui n'est qu'à elle: l'élément *différentiel,* juxtaposé ou combiné à un autre élément qui permet au contraire de la rapprocher et de la comparer à ce qui n'est pas elle, l'élément *similaire.* L'un et l'autre ne s'isolent que par abstraction. Ce qui est *concret* est à la fois semblable pour une part et différent pour une autre.

---

[1]) Le phénomène. Paris. Alcan (sommaire).

Mais cette analyse de la réalité est bien loin de constituer la philosophie. Windelband l'a définie: la science des valeurs universelles (Die Lehre von den allgemeingültigen Werten). Il y a des valeurs universelles. Nous parlons d'une idée en disant qu'elle a une grande valeur scientifique, une grande valeur morale ou sociale. Et nous entendons par là qu'elles satisfont autre chose qu'un intérêt qui nous serait personnel. Que ces valeurs soient diversement senties, — qu'il y ait des gens à qui la science dise plus que la religion ou vice-versa, c'est certain — mais il y a eu de tous temps des valeurs universellement reconnues.

A quoi tiennent-elles? Est-il possible de dire en quoi consiste chacune de ces espèces de valeur — la valeur théorique, esthétique ou religieuse d'une conception, et, en faisant un pas de plus vers l'abstraction, de discerner ce qu'il y a de commun à toutes?

J.-J. Gourd l'a tenté; et sa réponse, dans laquelle il faut bien accorder sans doute que certains termes ont un sens métaphorique, est parmi les plus remarquables qui aient été formulées. Une fois la question posée, et comprise, je n'en sais, pour ma part, pas de meilleure.

Cette réponse, il l'a donnée d'abord dans un article, publié en 1897 dans la Revue de Métaphysique et de Morale et intitulé *Les trois Dialectiques*. On a pu dire que cette publication fut un véritable évènement, du moins pour les philosophes de langue française. Les trois dialectiques ce sont la science, la morale, la religion; c'est sur ces trois ordres de valeurs en effet que Gourd concentra d'abord son attention. Il devait étendre ensuite son analyse à d'autres séries, étudier notamment la valeur artistique et la valeur sociale.

Ce à quoi nous attribuons de la valeur, c'est à *l'agrandissement* de l'esprit. La réalité nous est donnée, mais nous aspirons à ce qu'elle nous soit donnée en une plus large mesure. Et cet agrandissement de notre esprit, nous y pouvons atteindre de deux manières: soit en accroissant l'intensité de notre prise de contact avec la réalité (nous y reviendrons tout à l'heure), soit en étendant le champ de notre conscience de façon à multiplier les éléments de réalité que nous y pouvons faire entrer.

Intensité ou extension — voilà ce qu'il s'agit d'atteindre. Mais ce sont des métaphores; que recouvrent-elles?

L'extension d'abord. C'est par exemple l'œuvre de la science. Nous désirons connaître toujours plus. Pour cela il faut mettre de 'ordre dans nos perceptions, grouper les individus en genres et en classes, ramener les faits à des lois de plus en plus générales — autrement dit, coordonner. Ainsi notre pensée glissera en quelque sorte plus rapidement le long de séries uniformes. Mais pour coordonner, il faut nous écarter de la réalité donnée, des faits concrets. Il faut négliger une de ces deux faces de la réalité dont nous parlions tout à l'heure, laisser dans l'ombre l'élément différentiel, ne voir dans un animal que ce qui lui est commun avec tous les autres de la même espèce, négliger ce qui fait qu'il est lui et non un autre. La science, il est vrai, ne peut s'en tenir là. Elle ne peut se contenter d'abstractions. Elle s'efforce de redescendre de l'abstrait vers le concret en limitant les unes par les autres, en combinant les unes aves les autres, ces idées générales auxquelles elle s'est élevée d'abord: elle reproduit un différentiel factice composé tout entier d'éléments similaires. Mais cela est un artifice et ne doit pas nous faire illusion. La vérité scientifique est une vérité de coordination, elle a volontairement négligé un élément de réalité pour nous donner l'extension de l'esprit.

Qu'on me permette d'emprunter un exemple à un savant qui a subi, directement ou indirectement, l'influence de Gourd, mon savant collègue M. Jaquerod, professeur de physique à l'Université de Neuchâtel:

Une pierre et une feuille de papier tombent vers le sol. Voilà deux phénomènes complexes, et bien peu semblables, pris dans leur ensemble: les deux corps ont des dimensions, des formes très différentes; leurs couleurs sont aussi différentes, et tandis que la pierre tombe rapidement et en ligne droite, la feuille de papier parcourt beaucoup plus lentement un chemin capricieux.

Faisons abstraction de tous ces éléments dissemblables, et ne considérons que le côté commun à la chute; nous surprendrons déjà certaines analogies. Pour les rendre plus frappantes, reproduisons les phénomènes à comparer, mais en les modifiant d'une façon convenable; autrement dit instituons une expérience. Froissons par exemple la feuille de papier... Eloignons-nous davantage encore du phénomène tel qu'il nous est donné dans la nature en plaçant nos deux corps dans un tube que nous aurons complètement vidé d'air...

Nous avons mis en évidence un caractère commun dans la chute de tous les corps . . . et nous pouvons l'énoncer sous forme d'une loi . . . Il suffira par suite d'étudier cette chute dans tous ses détails pour un seul objet, et l'on connaîtra celle d'un autre objet quelconque. L'on voit d'emblée l'„économie de pensée".

Et tous les procédés de la science s'expliquent de la même manière. Le différentiel, c'est le nouveau; la science sera déterministe ou elle ne sera pas. Les quantités forment une serie continue, les qualités sont par essence discontinues, étrangères les unes aux autres; la science poursuivra la réduction du qualitatif au quantitatif. Le physique est plus intelligible que le psychique — il est en dehors, il est mesurable; la science étudiera le psychique par le physique, — et ainsi de suite.

Mais rappelons-nous ce que nous faisons. Ne confondons pas la vérité de coordination avec la vérité de fait. Ne prenons pas des arrangements destinés à satisfaire notre esprit pour la réalité pleine et suffisante. N'affirmons pas, par exemple, avec Platon que les idées générales, plus *intelligibles* que les objets particuliers, sont plus *réelles*. C'est le contraire qui est vrai. Et ne disons pas avec le matérialisme que les mouvements des molécules cérébrales existent seuls. C'est la même erreur, la même façon de confondre, avec ce qui est, un arrangement qui satisfait notre besoin de connaître.

Je regrette de devoir passer aussi rapidement sur ces idées que je crois éminemment justes et fécondes, et de ne pouvoir rien dire de l'art et de la morale. Gourd y voit aussi des coordinations. Pour la science il s'agit de coordonner des perceptions, d'en embrasser le plus possible, pour la morale il s'agit de coordonner des volitions — de donner de l'extension à notre esprit en mettant de l'unité dans notre conduite. Et là aussi il y a des éléments de la réalité qu'il faut négliger, il y a des renoncements. Mais la valeur morale n'est pas la valeur scientifique, les éléments inutilisés ne sont pas les mêmes: ainsi la qualité que la science résolvait délibérément en quantités, prend ici une importance souveraine. Telle imperfection, s'il s'agit de la comprendre, drevra être conçue comme un moindre bien: l'instinct théorique ne verra là qu'une différence de degré. S'il s'agit non pas de comprendre mais d'agir, cette différence devra au contraire être conçue et présentée avec le plus de force possible comme une

opposition. Il ne s'agira pas d'un *moindre bien,* mais du *contraire du bien.*

Mais c'est dans le domaine de la religion que la méthode de J.-J. Gourd devait fournir les résultats les plus remarquables.

La science et la morale ont, si l'on peut ainsi dire, exploité le même élément de la réalité. C'est toujours par similarité qu'elles procèdent. Elles visent toujours à l'extension — à la constitution de séries indéfinies. Le différentiel paraît n'être là que pour être éliminé. Sans doute toute activité de l'esprit suppose la liberté — mais pour la science et la morale, elles la supposent comme le chasseur suppose le gibier, pour la détruire. Le savant use de sa liberté pour postuler le déterminisme. Le moraliste met la sienne à s'incliner devant la loi: Vinet n'a-t-il pas écrit: „La liberté c'est l'obéissance"?

Et pourtant cet élément différentiel se prête, lui aussi, à être mis en valeur. Et c'est là le rôle de la religion. La religion ne vise pas à expliquer les choses — pas même à étendre le champ de la conscience — sa fonction propre est d'intensifier, d'exalter la vie. Et pour atteindre à ce but, elle fait précisément appel à ce dont la science, la morale, la vie sociale, l'art n'ont que faire, parce que tous ils sont des coordinations, elle s'adresse à l'élément incoordonné, au hors la loi.

Ce hors la loi, dans le domaine théorique, c'est la liberté, la possibilité de commencements nouveaux, l'espérance que cette perspective enfante, dans le domaine de l'action, c'est le sacrifice qui est autre chose que le renoncement parce qu'il n'y a aucune compensation future, parce que la perte est grande par elle-même, et vaut du fait qu'elle est librement consentie.

„L'idée de Justice et même celle de Bien, a dit un de nos écrivains[1]), ne renferment pas toute la morale. Au-dessus du sentiment du juste, qui n'est que le sentiment de l'égalité, nous avons le sentiment du Beau (du beau moral) qui diffère du bien comme la liberté diffère de la loi.

Jésus n'aurait pas eu besoin de laver les pieds de ses disciples pour avoir accompli toute justice, c'est à dire pour avoir rendu à chacun ce qui lui était dû. Il n'aurait pas fait cet acte d'humilité, qu'il n'en serait pas moins d'une manière parfaite le saint et le juste. Aucune loi, aucun principe ne pouvait exiger cela de lui, et c'est pour cela que cet acte ne s'appelle pas une bonne action, mais une belle action.

---

[1]) *Félix Bovet.* Pensées. Saint-Blaise. Foyer solidariste 1909. P. 82.

Si j'insiste, c'est que je tiens à ce qu'il reste dans la morale un élément d'infini c'est à dire de liberté, qui échappe à *toute* règle. Je tiens à ce que la morale nous laisse quelque chose qui soit bien à nous, que nous puissions donner d'une manière réellement libre, sans qu'aucune loi (pas plus intérieure qu'extérieure) nous en fasse un devoir. La charité, dans son idée la plus haute, n'est pas une loi, ou si l'on veut absolument qu'elle en soit une, ce ne sera pas une loi de la nature des choses, mais la *loi de la liberté,* comme l'appelle saint Jacques.

Il ne faut pas objecter qu'il ne peut rien y avoir de mieux que le bien. Le mieux que le bien, c'est le *Beau.* Une morale qui voudrait nous imposer un devoir allant au-delà d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, ne serait pas une morale raisonnable, et pourtant il y a quelque chose de mieux: c'est d'aimer son prochain plus que soi-même, c'est de se sacrifier pour lui.

Cette page pourrait être de Gourd, il n'y aurait qu'un mot à y changer, le mot de *beau* qu'il faudrait remplacer par celui de *sublime.* Car même dans le domaine de l'art la coordination n'est pas tout, il y a place pour l'exception qui déconcerte la règle. Et de même dans la vie sociale il y a des révoltes, des affirmations de l'individu en opposition à la société, qui sont sacrées, qui sont religieuses.

Si nous avons compris cela, si nous avons saisi le domaine propre de la religion, nous nous garderons bien, comme on l'a fait à plusieurs reprises, de tenir pour la religion la plus parfaite quelque chose qui ne serait qu'une morale rationalisée. Les traits les plus accusés des grandes doctrines religieuses: l'opposition de la loi et de la grâce, le pardon inconditionné, le Dieu personnel et libre, qui est autre chose que l'infini et le nécessaire des spéculations théoriques, sombreraient et il y aurait là un appauvrissement irrémédiable. L'erreur de bien des philosophies et de bien des théologies, orthodoxes ou non, a été de confondre des domaines distincts, d'appliquer à la connaissance religieuse les normes de la connaissance scientifique. Ici il faut citer Gourd lui-même:

„Affirmer Dieu c'est poser en soi-même une résolution de sacrifice, et réciproquement.

Telle est l'œuvre de début de la dialectique religieuse. Prétendrait-on qu'il est inutile de la rappeler à l'attention des théologiens? Ce n'est pas notre avis. Jamais ils n'ont assez nettement distingué l'ordre religieux de l'ordre théorique ou de l'ordre pratique. N'avons-nous pas déjà dit que, si leur inspiration est religieuse, en tout cas leurs formules ne le sont guère? De nos jours surtout, ils doivent se mettre en garde contre un désir immodéré de faire comme les savants ou les moralistes, et d'atténuer ou de passer sous silence les hors la loi. Y céder ce serait trahir la religion et

en particulier le christianisme. On peut bien rendre celui-ci progressif, mais non „raisonnable". C'est son originalité d'être plus religieux, c'est à dire plus pénétré d'absolu que les autres religions, et il ne faudrait pas la lui ravir en le ramenant à une pure morale, ou à une pure science. Sans doute il renferme une morale, mais ce n'est pas lui qui l'a fournie; il renferme une science, une philosophie explicative, mais ce sont les philosophes qui en ont fait les frais. Ce qui appartient en propre au christianisme, c'est son histoire de l'irrationnel, de l'absolu, dans l'univers et dans l'action pratique, c'est sa „bonne nouvelle", son incompréhensible nouvelle, du „Dieu avec nous", du „Dieu en nous", c'est „sa folie de la Croix" [1]).

J'ai le sentiment d'avoir été bien inférieur à ma tâche. Je désirais faire connaître un des rares systèmes de philosophie qui ait vu le jour en pays de langue française depuis le renouveau des études générales, et un système puissamment original. Je n'ai réussi à faire passer devant vous que quelques idées qui vous auront paru très abstraites, je le crains. Permettez que je plaide les circonstances atténuantes; ce sera une façon d'indiquer ce que l'on peut reprocher à la philosophie de Jean-Jacques Gourd.

Et d'abord le caractère éminemment abstrait de son exposition. C'est un reproche qui n'est pas grave adressé à un philosophe, mais qui rend très difficile la tâche que je m'étais assignée. Sans doute Gourd n'est qu'abstrait — il n'est pas obscur; sa langue est très dense, il s'abaisse rarement à des exemples, à des références historiques, à des comparaisons ou à des images qui illustreraient sa pensée et la rendraient plus concrète. Mais sa langue est parfaite de rigueur. Elle est le contraire de diffuse, et elle est le contraire de confuse. Et pourtant si cette pensée doit agir, je ne puis m'empêcher de croire qu'il faudra que ce bloc cristallin aux arêtes rigides se fonde et sous forme de ruisselets descende des hauteurs pour féconder le bas pays. C'est l'œuvre que nous essaierons de faire, nous ses élèves, qui peut-être n'inventerons pas grand'chose, et qui pourtant sentons que, grâce à lui, nous avons quelque chose à donner. Sans doute, à le transposer ainsi nous risquons de le trahir. C'est fatal. Comprend-on jamais l'idée d'autrui autrement qu'en se l'assimilant, en l'interprétant à l'aide de ce que l'on a et de ce que l'on est déjà? Peut-on comprendre sans altérer?

---

[1]) Les trois dialectiques. Genève. Georg 1897 (épuisé). P. 92.

En ce qui concerne la philosophie de Gourd, cette transposition, je l'avoue, me paraît désirable. Ces faits concrets, ce n'est pas seulement en cours de route, en guise d'exemples — et pour s'y reposer — qu'on aimerait les rencontrer, c'est au point de départ surtout.

Parfois le système paraît se bâtir sans que l'on ait reconnu avec précision le terrain sur lequel il s'élève. Il y a de la réalité dessous, le sol ne se dérobe pas. Mais qu'est-ce précisément que ce sol? Dans sa thèse de licence en théologie, Gourd se posait cette question: „Comment l'homme arrive-t-il, ou est-il arrivé à la croyance en Dieu?" et il se faisait à lui-même cette objection:

„En entendant parler ainsi de l'homme et de l'esprit humain, peut-être criera-t-on à l'abstraction et à l'*a priori*. Ce sera cependant à tort; car ce sont bien des faits, des lois et des opérations réelles que nous voulons étudier, seulement ces opérations et ces faits ne sont pas particuliers et isolés dans le temps et dans l'espace, comme nous l'avons dit; ils sont généraux, universels, ils se retrouvent partout et toujours. Que l'on n'objecte pas que cette universalité en rend l'étude illusoire. S'il en était ainsi, la psychologie tout entière serait ruinée par la base, car la psychologie est fondée sur la croyance à un type général et permanent, à un ensemble de faits spirituels communs à toute l'humanité." [1])

Cela est vrai. Nous n'y contredirons pas. Mais n'y aurait-il pas avantage à le montrer? Les vues générales de Gourd ne trouveront-elles pas plus de crédit auprès d'un grand nombre d'esprits, si elles sont vérifiées et légitimées par un appel constant à la psychologie pour ce qui est des fondements, aux différentes sciences ensuite, à la morale, aux techniques des différents arts, à l'histoire des religions? Il nous est permis de nous le demander — il nous est permis de le tenter.

Ce qui nous encourage dans cette pensée, c'est, sur un point tout au moins, l'exemple de J.-J. Gourd lui-même. Il faisait tous les deux ans à Genève un cours d'*Histoire des doctrines* qui était merveilleusement suggestif.

C'était sa philosophie illustrée par l'histoire de la philosophie. Et ses élèves y constataient, à travers l'opposition et la succession des systèmes, le développement des doctrines d'ordre théorique, d'ordre pratique, d'ordre religieux. Ce n'était pas, comme pour

---

[1]) La foi en Dieu. Genève. Ramboz et Schuchardt 1877. P. 5.

Hegel, un rythme fatal de thèses et d'antithèses ayant chacune sa part de vérité et aboutissant à la vérité absolue de la philosophie hégélienne.

Non, il y a dans la marche de la pensée humaine des arrêts, il y a des erreurs. Le scepticisme décourage de marcher en proclamant qu'on n'arrivera jamais. Le réalisme, qui identifie la doctrine à laquelle aboutit la pensée avec la réalité totale, n'est pas moins fatal au progrès en prétendant qu'on est déjà arrivé. Mais partout on trouve *de la vérité,* c'est-à-dire un effort de mise en ordre.

Ce cours comportait de bienfaisantes leçons. On y apprenait la confiance joyeuse en une vérité qui vaut la peine d'être proclamée et défendue, et le respect intelligent des opinions contraires qui n'apparaissaient point comme les produits de l'aveuglement ou de la mauvaise foi, mais comme des efforts vers un même but, toujours imparfaits sans doute, parfois même déviés.

Cette double leçon valait d'être apprise; puissent tous les élèves de Gourd l'enseigner à leur tour. Et puissent ces analyses qui souvent mettent à nu les oppositions intimes de notre nature, aboutir pourtant, pour eux comme pour lui, à une vie profonde plus riche qui se portera d'un même élan confiant vers plus de vérité, plus de bonté, plus de beauté et vers une vie religieuse plus intense. C'est le dernier vœu que J.-J. Gourd ait formulé publiquement. Je ne pouvais faire moins que le reproduire ici.

NEUCHATEL PIERRE BOVET

□□□

EPIGRAMME

BILDUNG

Doppelt erweisen sich Wesen und Wege der wirklichen Bildung:
Wissen um richtige Wahl, Wille zum würdigen Ziel.

STOFF ODER FORM

Fälschlich verlangest das Glück du als Blum' an dem Wege zu finden.
Welt ist nicht fertige Form, *Stoff* ist sie bildendem Geist.

GOTTFRIED BOHNENBLUST

□□□